

## Thomas Ott (Focus)

né en 1966, à Zurich (Suisse)

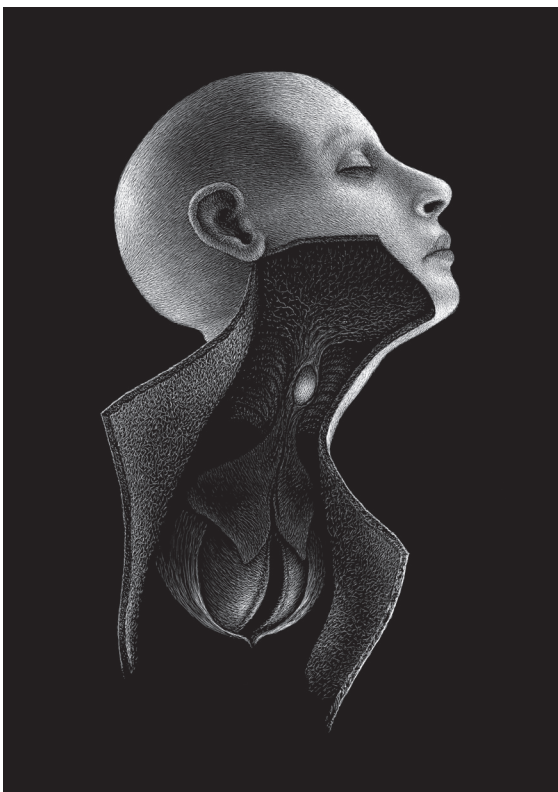
Thomas nous présente un ensemble inédit de dessins, réalisés à la carte à gratter. Ici, le dessin n'est pas un ajout mais une soustraction : l'artiste incise la surface noire pour en extraire la lumière. Le geste est lent, irréversible, presque chirurgical.

Cette série s'organise comme une anatomie imaginaire. Ott n'observe pas le corps, il l'ouvre. À la manière d'un médecin d'un autre siècle, il procède à des dissections fictives, non pour comprendre le réel mais pour en révéler les zones d'ombre. Organes inconnus, structures fragmentées, têtes déployées: le corps devient un espace instable, oscillant entre savoir et hallucination.

Rien ici n'est spectaculaire. Les visages demeurent calmes, presque absents, tandis que les corps s'offrent, ouverts, traversés, dissociés. Ils ne souffrent pas: ils dérivent. Figures en suspension, formes en gestation, présences indécises : tout semble se tenir dans un entre-deux, là où les catégories vacillent, entre vie et mort, conscience et inconscient. L'œuvre de Thomas Ott est traversée par une tension constante entre Eros et Thanatos.

Cette série en propose une formulation dépouillée: une suite d'images silencieuses où l'anatomie ne renvoie plus à la science mais à une cartographie intérieure, mentale, presque hallucinée.

Sans texte, sans récit explicite, Ott construit un monde sans paroles où chaque image fonctionne comme un fragment autonome. Le regard n'y trouve pas d'explication, seulement une expérience. Car si l'artiste travaille dans le noir, c'est pour y faire apparaître, avec une précision implacable, ce qui d'ordinaire, reste invisible.



Thomas Ott, *Vanity*, 2026, carte à gratter, 29 x 41 cm ©Thomas Ott /  
courtesy Galerie Martel

## BIOGRAPHIE

Thomas Ott a passé toute son enfance à Birmensdorf, près de Zurich. Il suit dès 16 ans une école de graphisme, la Kunstgewerbeschule qui l'amène, dès la fin de son cycle d'études, au métier de dessinateur.

Thomas aborde le graphisme de façon très composite mais très vite, ce passionné de cinéma, nourri de comics et de romans noirs s'approprie la technique de la carte à gratter.

Avec une patience infinie, l'artiste griffe à la pointe d'un cutter la couche noire recouvrant la surface blanche d'un carton. Comme pour une eau-forte, presque aucun droit au faux mouvement pour cette technique qui suppose d'anticiper le dessin qui existe déjà mentalement ou en esquisses avant que l'artiste ne s'empare de son cutter pour faire surgir de l'obscurité une infinité de hachures blanches.

Pour tous ses pairs dessinateurs, Thomas Ott est devenu le maître de cette technique. Avec un dessin incisif et précis, il forge les contours acérés de son univers sombre, violent et parfois décalé. Des premières histoires courtes compilées dans l'album *Tales of Error* (Edition Moderne, 1989) et dans l'anthologie *R.I.P* (L'Association, 2010) aux longs récits — *Cinema Panopticum* (L'Association, 2005), *The Number* (L'Association, 2008) ou son *Travel Book* déroulant la Route 66 (Louis Vuitton Travel Books – 2018), on retrouve ses cadrages saisissants, emplis de cette lumière expressionniste, source d'inquiétude et d'effroi. Si le ton oscille entre humour noir et ironie grinçante selon les projets, précision et profusion restent une constance de l'oeuvre du Suisse.

Son dernier ouvrage, *La Forêt*, court récit muet, est paru en 2020 aux éditions Martin de Halleux.

En 2024, plusieurs de ses oeuvres étaient exposées au Centre Pompidou, à Paris, dans le cadre de la grande exposition *La BD à tous les étages*. Ensuite, en 2025, le CartoonMuseum de Basel lui a consacré une exposition intitulée "*Thomas Ott From Scratch*", mettant ainsi sa technique du carton gratté en avant.

**BIBLIOGRAPHIE**

- 2020 — *La Forêt*, Les Éditions Martin de Halleux
- 2018 — *Travel book Route 66*, Editions Louis Vuitton
- 2014 — *A Hell of a Woman*, de Jim Thompson, Éditions La Baconnière, coll. « Trou Blanc »
- 2013 — *Dark Country*, L'Apocalypse
- 2010 — *R.I.P. - Best of 1985-2004*, L'Association
- 2008 — *73304-23-4153-6-96-8*, L'Association
- 2005 — *Cinema Panopticum*, L'Association
- 2002 — *T.O.T.T.*, Edition Moderne
- 2000 — « Recuerdos de México », dans *L'Association au Mexique*, L'Association, coll. « Eperluette »
- 1999 — *Comix 2000*, L'Association
- 1998 — *La Grande Famiglia* (textes et dessins), avec Gila (photos), L'Association
- 1997 — *Exit*, Delcourt, coll. « Encrages », Reprise de *Tales of Error* et *Greetings from Hellvil*
- 1997 — *Dead End*, Edition Moderne
- 1996 — *La Bête à cinq doigts*, L'Association, coll. « Patte de mouche »
- 1996 — *La Douane*, L'Association, coll. « Patte de mouche »
- 1995-1999 — *Participation à six numéros de Lapin*, L'Association
- 1995 — *Greetings from Hellville*, Edition Moderne
- 1994 — « Les Millionnaires », dans *L'argent roi*, Autrement, coll. « Histoires graphiques »
- 1989 — *Tales of error*, Edition Moderne



**Le Figaro – février 2023**

**Entretien**

***La Forêt: Thomas Ott perce les ténèbres de l'enfance***

**CHRONIQUE BD - Le dessinateur suisse, spécialiste des contes cruels à l'humour grinçant, s'est laissé tenter par une histoire plus métaphorique et ambiguë. Avec succès.**

Plutôt rares, les bandes dessinées de Thomas Ott en sont d'autant plus précieuses. Sa dernière en date, *Dark Country*, remonte à 2013. Depuis, un magnifique *Travel Book Route 66* pour Louis Vuitton et une histoire courte dans le dernier numéro du magazine Pandora ont permis aux amateurs de ronger leur frein... L'attente a pris fin mardi dernier avec la sortie de *La Forêt* aux éditions Martin de Halleux, inaugurant la nouvelle collection «25 images» consacrée à des récits sans texte de 25 pages non découpées en cases. Une contrainte parfaitement dans les cordes du dessinateur suisse.

Très singulier dans le paysage de la bande dessinée européenne, Thomas Ott construit depuis plus de 30 ans une œuvre cohérente, faite des contes cruels à l'humour grinçant. Son art de la narration muette et du cadrage évoque le cinéma expressionniste, les séries B fantastiques et, bien sûr, les films noirs. Pas question d'utiliser des phylactères ! «Je voulais faire un projet avec David B. il y a longtemps, qui avait écrit un super scénario, raconte Thomas Ott au Figaro. Il m'a dit : «Il faut mettre des bulles parce que j'ai des dialogues !» J'ai arrêté, je ne pouvais pas. Ça peut être un handicap.»

L'artiste s'est spécialisé dans la «carte à gratter», une technique proche de la gravure qui consiste à retirer au cutter une couche de pâte enduite d'encre pour révéler la blancheur sous-jacente. «On ne peut pas corriger des tonnes. Quand on remet de l'encre dessus, le trait n'est pas aussi beau», explique-t-il. Conséquence : «Si une expression d'un personnage est vraiment ratée, il faut tout refaire le dessin !». L'envie de se frotter à cette technique atypique lui vient de *Tot, le dernier terrain vague* (1981), de Marc Caro, connu du grand public pour ses fructueuses collaborations avec Jean-Pierre Jeunet (*Delicatessen, La Cité des enfants perdus*).

Comme son nom l'indique, *La Forêt* délaisse les paysages urbains qui parsèment habituellement les BD de Thomas Ott. L'auteur s'est cette fois inspiré de sa jeunesse. «J'ai grandi à côté d'une forêt quand j'étais gamin. J'y passais des après-midi à jouer, à me faire peur. J'essayais toujours de trouver des trésors, des crânes. En y retournant adulte, avec mes enfants, j'ai commencé à faire des croquis. On pense tout de suite aux contes de fées, aux peurs profondes...»

Que l'on se rassure, le dessinateur a conservé son goût du macabre et du mystère. Les jeux d'ombres et de lumières des arbres et des branches, favorables aux trompe-l'œil, s'y prêtent admirablement. *Le garçon de La Forêt* fera bien sûr quelques rencontres étranges, déroutantes, voire carrément flippantes. «Quand on regarde bien, il y a des serpents, qu'on peut prendre pour des racines... Ils signifient pour moi les tentations de drogues, de poisons, les dangers des adultes.» La dimension métaphorique du récit ne fait aucun doute. L'ambiguïté des expressions des personnages, et donc de leurs sentiments, ouvre même la porte à diverses interprétations.

Dans *La Forêt*, pas de pirouette humoristique ou cynique à la fin. Curieusement, la conclusion semble plutôt lumineuse... «Je ne cherche pas à raconter ma vie à travers mes dessins, c'est plutôt que mes dessins racontent, sans que je le veuille, ma vie», répond Thomas Ott, avant d'ajouter : «J'ai 54 ans et c'est vrai que je commence à me calmer un peu» (rires). Ce qui, entendons-nous bien, n'enlève rien à la qualité et à la profondeur thématique de l'œuvre.

Celui qui dit «détester le travail» ne s'impose aucune routine. «Parfois, pour un dessin, il me faut une semaine, et parfois je peux le faire en une journée», admet le dessinateur, qui se dit victime de «dépressions à la con d'artiste» de temps à autre : «Je trouve que tout ce que je fais est nul, je veux dormir, regarder la TV et boire des coups.» Pourtant, créer est synonyme d'adrénaline et terminer un projet lui apporte une joie immense. «Le travail, c'est la douleur. Mais c'est aussi l'espoir. Avec le travail, j'arrive à survivre, à sortir mes angoisses, mes peurs...» Et celles de ses lecteurs?

# martel

paris | bxl



2025 — *From Scratch*, CartoonMuseum de Basel